– XL –

LA MISE EN PAGE DES ŒUVRES POÉTIQUES DANS LE LIVRE GREC, DE L'ANTIQUITÉ À LA FIN DU XIe SIÈCLE*

Pour célébrer l'auteur des *Prolégomènes à la codicologie*, ouvrage dont le sous-titre précise : *Recherches sur la construction des cahiers et la mise en page des manuscrits médiévaux*, il m'a semblé indiqué de présenter les plus anciennes solutions apportées dans le livre grec aux problèmes que pose la mise en page des œuvres poétiques. Cette brève contribution sera à la fois un gage d'amitié pour le destinataire des *Mélanges Léon Gilissen* et une pierre d'attente pour un traité de codicologie comparée ou générale.

À la différence des ouvrages de prose, les œuvres poétiques, par leur composition en vers, comportent en quelque sorte une mise en lignes virtuelle. Dès la plus haute Antiquité, lapicides et copistes ont généralement respecté l'unité du stique – le mot, en grec ancien, signifie « ligne » – en lui réservant une ligne. C'est même le vers qui a servi d'unité pour mesurer la prose : le vers homérique, l'hexamètre dactylique, a été utilisé pour déterminer la longueur des ouvrages de prose, dès la période hellénistique et peut-être plus tôt encore ; c'est lui qui est le fondement de la stichométrie de la littérature grecque antique[1]. Pour les œuvres composées de vers employés en série (hexamètre dactylique, distique élégiaque, trimètre iambique, les divers tétramètres, etc.), la mise en lignes se fait donc tout naturellement. Pour la poésie lyrique, la situation est un peu différente : dans les compositions strophiques de la lyrique monodique (Alcée, Sappho, Anacréon), une ligne est réservée à chaque vers, à condition qu'il ne dépasse pas la longueur moyenne de la majorité, sinon il est coupé en deux parties occupant chacune une ligne (dans la strophe alcaïque, le troisième vers, qui suit deux hendécasyllabes, est coupé en deux, ses dix-neuf syllabes étant réparties sur deux lignes, soit neuf syllabes d'une part, dix de l'autre). Quant aux grandes strophes de la lyrique chorale (odes de Pindare et de Bacchylide, chœurs et chants dramatiques), qui présentaient des difficultés particulières

* *Calames et cahiers : mélanges de codicologie et de paléographie offerts à Léon Gilissen*, sous la dir. de J. Lemaire & É. van Balberghe (Publications de *Scriptorium* 9), Bruxelles 1985, p. 79-87.

1. Ch. Graux, Nouvelles recherches sur la stichométrie, *Revue de philologie* 2, 1878, p. 97-143 (reproduit dans Ch. Graux, *Les articles originaux*, Paris 1893, p. 71-124) ; K. Ohly, *Stichometrische Untersuchungen* (Beiheft zum Zentralblatt für Bibliothekswesen 61), Leipzig 1928.

de mise en lignes, elles ont d'abord été présentées soit sur des lignes très inégales[2], soit comme de la prose[3]. Les éditeurs alexandrins, au IIe siècle avant notre ère, ont adopté une division en éléments métriques *(côla)*, plus courts que les vers lyriques et de dimensions moins irrégulières ; due en grande partie au grammairien Aristophane de Byzance, cette colométrie a été conservée dans les papyrus postérieurs comme dans les manuscrits
80 médiévaux[4]. Ainsi, qu'il s'agisse de vers stichiques ou de *côla* lyriques, la mise en lignes des œuvres poétiques se fait d'une manière quasi automatique dans le livre grec depuis le milieu de la période hellénistique. Divers procédés, sur lesquels il ne paraît pas utile de s'étendre ici, sont utilisés pour indiquer au lecteur, dans les poèmes lyriques, les limites des éléments strophiques et leurs éventuelles correspondances[5].

Comme la lecture des œuvres poétiques présente des difficultés dues soit à la langue, soit au vocabulaire, soit à des allusions relatives à des faits peu connus, les Grecs ont ressenti très tôt le besoin de commentaires où se trouveraient élucidées ces difficultés. Le plus ancien spécimen qui nous en soit parvenu est aussi le plus ancien livre grec : c'est un rouleau de papyrus carbonisé, retrouvé en Macédoine, qui porte un commentaire allégorique de la cosmogonie orphique transcrit au milieu du IVe siècle avant notre ère[6], c'est-à-dire encore du vivant de Platon ; les vers, des hexamètres dactyliques, y sont suivis, immédiatement, de leur commentaire dont les lignes ont une longueur égale à celle des vers, conformément aux principes de la stichométrie des ouvrages de prose.

D'origine ancienne, les commentaires se sont développés et multipliés pendant la période hellénistique et tout au début de la période romaine[7]. Mais leur usage n'était guère commode : le lecteur arrêté par une difficulté, les deux mains prises par le rouleau qu'il lisait, n'était pas à l'aise pour consulter le commentaire malgré l'aide que pouvait lui apporter l'existence des signes critiques, véritables appels renvoyant du texte au commentaire et

2. Par exemple dans le papyrus d'Iphigénie à Aulis conservé à Leyde (fac-similé dans D. Jourdan-Hemmerdinger, Un nouveau papyrus musical d'Euripide (présentation provisoire), *Comptes rendus des séances de l'Académie des inscriptions et belles-lettres*, 1973, p. 292-302 [fac-sim. p. 295]).

3. C'est le cas des *Perses*, nome de Timothée, dans le *P. Berlin* P.9875, de la fin du IVe s. avant notre ère, et du poème lyrique que porte une inscription d'Héraclée du Latmos conservée au musée du Louvre (IIe s. avant notre ère).

4. Sur les principes de la colométrie alexandrine, voir J. Irigoin, *Les scholies métriques de Pindare* (Bibliothèque de l'École des hautes études. Sciences historiques et philologiques 310), Paris 1958, chap. I : La colométrie alexandrine (p. 17-34).

5. *Ibid.*, p. 32.

6. Découvert à Derveni au cours de l'hiver 1961-1962, ce papyrus est encore inédit ; fac-similé partiel, avec la bibliographie, dans E. G. Turner, *Greek manuscripts of the ancient world*, Oxford 1971, p. 92 (no 51).

7. Sur la floraison du genre, voir R. Pfeiffer, *History of classical scholarship from the beginnings to the end of the Hellenistic age*, Oxford 1968.